

qui dépasse la simple justification individuelle. La science de la littérature de l'avenir pourrait se donner pour tâche d'être une poéto-logie virtuelle, c'est-à-dire de stimuler la production dans la reproduction. Elle serait ainsi elle-même un mode d'expérimentation et non un mode de représentation d'expériences passées. Ceci lui vaudrait l'attention nécessaire de la part des lecteurs, parce qu'elle renouvellerait le jeu entre les fictions de l'ordre apollinien et la quête d'intensité dionysiaque, qui semble tout aussi actuel pour le tournant de siècle à venir que pour le précédent – la clarté constructive face à la profusion des stimulations intuitives, face au chaos des sensations lorsque plongé dans la vie, on renonce aux cadres philosophiques rigides; le vitalisme face à la démesure de l'ennui intuitif, de la fonctionnalité destructrice d'identité et de l'indifférence au monde des vivants. Dans cette optique, la littérature et la science qui a son étude pour objet n'auraient pas seulement une fonction compensatoire et thérapeutique, les lecteurs devraient alors suivre la recommandation que fait Rilke dans le onzième des "Sonnets à Orphée": "Auch die sternische Verbindung trägt./ Doch uns freue eine Weile nun/ der Figur zu glauben. Das genügt." Le véritable objectif est de façonner la réalité et non de la représenter. Certes pour que quelqu'un s'intéresse aux écrits des chercheurs littéraires, encore faut-il qu'ils disposent de médiateurs. Clarifier la relation entre les études littéraires et la critique dans les pages culturelles des journaux est une tâche de politique corporative à laquelle il faut s'atteler. La quête de nouveaux lecteurs n'est pas affaire de style ou de publication mais dépend bien de la coïncidence entre l'épistémologie et l'éthique. Car au départ, les travaux monologiques ne visent pas à communiquer. L'optique contraire consiste à se dégager de sa propre originalité à tous les stades du travail – de la définition du problème à la rédaction finale. Pour ces tests préliminaires, on a besoin d'être assisté. Ceci me donne l'occasion de remercier mes collègues et collaborateurs de Cologne – Eike Behrendt, Bernhard Dotzler, Regina Jorde, Andreas Kablitz et Ulrich Port – en espérant qu'ils auront reconnu leurs suggestions et corrections.

*Traduit de l'allemand par Manuel Meune*

*Universität zu Köln*

## La place de la littérature dans la gestion des sciences

À la lumière des discours intarissables qui ont été et seront tenus sur la littérature, je ne veux pas gâcher inutilement l'espace mis à ma disposition en commençant à disserter sur tout ce qui ici n'est pas mon propos – l'esthétique philosophique et les questions annexes concernant le statut de la littérature du point de vue de la théorie de la connaissance; l'histoire du concept de littérature du point de vue de l'histoire des sciences – ou celle d'autres concepts voisins ou antonymiques; les débats actuels sur l'extension du concept de littérature et la mutation des anciennes disciplines philologiques et l'orientation des presque défuntes "études littéraires" vers les sciences des médias et de la communication ou vers les "études culturelles".

Je préfère laisser tout cela de côté. Plus encore, je ferai comme si le concept de littérature était loin d'être aussi problématique qu'on le pense, comme si nous pouvions laisser notre intuition nous indiquer ce qu'est la littérature. Contentons-nous pour l'instant de concéder à la littérature un statut distinct dans l'univers du discours, producteur ou vecteur de savoir. C'est seulement à ces conditions que nous approcherons la fragilité et la flexibilité du rôle de la littérature dans la "gestion" des sciences, au lieu de vouloir ancrer et fixer sa vocation dès le départ.

Avant d'aborder des aspects spécifiques de la théorie du discours, qui ont conduit à ces réflexions sur le rapport entre la littérature et les sciences, j'aimerais illustrer mon questionnement en rappelant un débat célèbre dans les années 1960: je veux parler d'une conférence de Charles Percy Snow en 1959, sur la thèse des "deux cultures" ("the two cultures"), finalement assez banale, mais qui, en raison de l'impact international, a été perçue comme un thème explosif et a donné lieu en Allemagne à une publication dont le titre éclairant était "intelligence littéraire et scientifique."<sup>1</sup> Au cœur de la thèse de Snow, qui se perçoit lui-même comme un "frontalier," on trouve l'expérience du fossé qui divise les deux groupes entre lesquels il fait la navette:

Two polar groups: at one pole we have the literary intellectuals, who incidentally while no one was looking took to referring to themselves as "intellectuals" as though there were no others. (...) Literary intellectuals at one pole – at the other scientists, and as the most representative, the physical scientists. Between the two a gulf of mutual incomprehension – sometimes (particularly among

the young) hostility and dislike, but most of all lack of understanding. They have a curious distorted image of each other. Their attitudes are so different that, even on the level of emotion, they can't find much common ground. (Snow 4)

Trois décennies plus tard, il serait intéressant de réactiver le vif débat suscité en son temps par cette thèse. Mais alors qu'en général, dans les sciences pures, on peut répéter à l'envi les expérimentations et les observations, dans les sciences sociales – et je cite le physicien Hermann Haken – “presque tous les événements significatifs n'ont lieu qu'une fois. Ils ne peuvent plus jamais être répétés” (70). Je présenterai donc ma propre perception du changement de la situation. J'estime que la thèse des deux cultures de Snow a pris quelques rides. Certes la division du travail technique et scientifique conduit à une différenciation de plus en plus fine des spécialités, ce qui a nécessairement pour conséquence le démembrement de la connaissance positive. Pourtant les performances d'une culture se mesurent précisément d'après sa propension à s'opposer à la désintégration des forces productives de la société et à produire une cohésion entre différents secteurs de la société, au-delà des fossés creusés par la division du travail, par les différents modes d'appropriation de connaissances spécialisées. Dans ce contexte de mise en place d'une passerelle entre sciences pures et sciences sociales, on doit d'abord souligner l'importance des modèles de pensée élaborés, des projets théoriques dans lesquels on explore la possibilité de transposer vers d'autres champs d'investigation des observations provenant d'horizons divers. On peut citer l'exemple d'hypothèses théoriques qui ont fait école, comme la synergetique, conçue explicitement par le physicien Haken comme une “théorie de la formation structurelle par auto-organisation dans la nature et la société”, ou comme la théorie cognitive constructiviste, dont un concept fondamental tel que l’“auto-production” – littéralement “auto-production” –, issu de la neurobiologie, a aussi connu un grand succès dans les études littéraires, après un détour par la théorie des systèmes de Luhmann. Il ne m'incombe pas de juger si de tels modèles théoriques peuvent effectivement favoriser la convergence grandissante entre sciences pures et sciences humaines “modernes”, comme le proclament parfois avec un grand optimisme les pages de garde, mais on doit les mentionner parce qu'ils contredisent le diagnostic de Snow concernant l'affaiblissement voire la disparition d'une base et d'une vision culturelles communes.

En outre – et c'est maintenant l'objet de mon propos –, la littérature permet de percevoir d'une façon privilégiée l'importance de la réintégration culturelle de compétences spécialisées et de champs d'expertise isolés les uns des autres, alors que son statut distinct, si difficile à circonscrire par une définition, semble résider précisément dans cette fonction médiatrice. Mais avant d'examiner plus précisément cette fonction du point de vue théorique,

j'aimerais aborder la question par un exemple littéraire.

Dans les brouillons de *Der Mann ohne Eigenschaften* [*L'homme sans qualités*], le roman inachevé de Robert Musil, on montre Moosbrugger, l'assassin des prostituées, jouant une partie de cartes à l'asile d'aliénés. Ses partenaires sont le jeune assistant de la clinique, l'aumônier et un médecin légiste étranger à l'établissement. La partie de cartes, apparemment loyale et conviviale, sert en fait à étudier si Moosbrugger a la pleine jouissance de ses facultés mentales. Clarisse, passionnée et possédée par l'idée qu'elle doit sauver Moosbrugger, éprouve l'impression inquiétante qu'il “est pris au piège” et en entretient Friedenthal, le médecin de l'établissement:

Clarisse blieb stehn. “Sie dürfen das nicht gewähren lassen!” forderte sie entschieden.

“Das gibt es doch nicht!” rief Clarisse aus.

“Doch, das gibt es!” beschwerte sich sanft der Arzt. “Die menschlichen Wissenschaften haben sich zu verschiedenen Zeiten und zu Zwecken entwickelt, die miteinander nichts zu tun haben. So haben wir von der gleichen Sache die verschiedensten Begriffe. Zusammengefaßt ist das höchstens im Konversationslexikon. Und ich wette, daß nicht nur ich und der Pfarrer, sondern auch Sie und beispielsweise Ihr Herr Bruder oder Ihr Gatte und ich von jedem Wort, das wir dort aufschlugen, jeder nur eine Ecke des Inhalts und natürlich jeder eine andere kannten. Besser hat die Welt das nicht zustande gebracht!” (1400)

La référence au “manuel de conversation” (un des termes allemands pour une encyclopédie) masque naturellement la conversation telle qu'est se pratique dans le roman de Musil, qui permet de mettre en scène un jeu interdiscursif entre les discours spécialisés, à travers les concepts les plus divers, dans tous les “recoins sémantiques”. J'ai ainsi utilisé le concept de “discours” dans un sens spécifique, afin de décrire les interférences et interdépendances entre la littérature et les sciences.<sup>2</sup> L'utilisation du terme “discours” dans la langue et la littérature spécialisées montre qu'il ne suffit pas d'avoir recours à la langue communément accessible, dès lors qu'on cherche à décrire la division du travail dans le champ intellectuel. Le concept de discours, conçu en tant que discours spécialisé, se rapproche de celui de langue spécialisée, mais dépasse le simple niveau du lexique. Lors de sa leçon inaugurale au Collège de France, intitulée *L'Ordre du Discours* (1970), Michel Foucault, qui occupait la chaire d'histoire des systèmes de pensée, soulignait que les énoncés doivent être soumis à un ensemble de conditions et procédures internes ou externes pour être rattachés à une pratique discursive spécifique, dont le discours ne constitue

2 Je me réfère ici largement aux conclusions de Link, et également à celles de Walter Moser, en particulier dans son article de 1992.

que l'aspect strictement linguistique. Comme dans la citation de Musil, selon laquelle "pour le médecin tout est médecine et pour le juriste tout est droit," il s'agit de réfléchir aux conditions qui garantissent qu'un discours est juridique ou médical – les multiples variantes prennent la forme du discours clinique, neurologique mais aussi psychiatrique –, et aux conditions qui légitiment le discours dans son efficacité. L'ensemble de ces connaissances spécialisées produites par des experts juridiques ou psychiatriques est ainsi constitué par des institutions, des règles d'accès aux institutions, par des procédés de collecte d'information, par des porte-parole autorisés, des auteurs, par des règles de transcription – orale ou écrite –, de circulation d'information – ou d'obstacle à la circulation – et par de nombreux autres règlements. Dans cette réflexion, il importe de souligner le lien étroit entre la pratique et le discours, ou plus précisément entre le discours, la pratique discursive et la pratique non-discursive. On peut comprendre les mécanismes de régulation évoqués comme un instrument positif pour produire leur objet – qu'il s'agisse du droit constitutionnel ou d'une série de schizophrénies: le pouvoir du discours fait office d'instance productrice, il est un pouvoir au sens de "Können" – savoir et capacité. Mais d'autre part, ces mécanismes doivent être perçus comme des procédures d'exclusion; tous les questionnements et énoncés qui ne se situent pas dans la "vérité" d'un certain discours spécialisé sont obligatoirement exclus comme n'en faisant pas partie; le pouvoir du discours fonctionne donc en même temps de façon restrictive.

Voilà pour les discours en tant que discours spécialisés. On ne doit toutefois pas se les représenter comme des blocs massifs qui évoluent complètement indépendamment les uns des autres, comme des vases non communicants. Au contraire la division du travail discursif, qu'on peut qualifier en jouant sur les mots d'art de "disciplines," oblige son revers complémentaire, l'interdisciplinarité, à entrer en jeu. La médecine juridique, dont il est également question chez Musil dans le cas Moosbrugger, est un exemple typique des lourdes conséquences de la spécialisation, laquelle entraîne également l'obligation d'institutionnaliser l'interdisciplinarité.

Après avoir évoqué l'interdisciplinarité en tant que dialogue entre différentes disciplines le plus souvent organisées comme sciences, j'aimerais dans une nouvelle étape établir la distinction entre l'interdiscursivité et l'interdiscours.

Prenons l'exemple hautement instructif d'un texte qui fonctionne presque dans sa totalité comme interdiscours, l'écrit programmatique d'Émile Zola, *Le roman expérimental* (180), qui doit conférer à son cycle de romans naturalistes, les Rougon-Macquart, un fondement scientifique et idéologique. Dans ce texte Zola emprunte presque mot pour mot des passages entiers à l'*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard (1865) – selon des principes généraux qu'il dévoile lui-même en introduction:

Je n'aurai à faire ici qu'un travail d'adaptation, car la méthode expérimentale a été établie avec une force et une clarté merveilleuses par Claude Bernard dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Ce livre, d'un savant dont l'autorité est décisive, va me servir de base solide. Je trouverai là toute la question traitée, et je me bornerai, comme arguments irréfutables, à donner les citations qui me seront nécessaires. Ce ne sera donc qu'une compilation de textes; car je compte, sur tous les points, me retrancher derrière Claude Bernard. Le plus souvent, il me suffira de remplacer le mot "médecin" par le mot "romancier," pour rendre ma pensée claire et lui apporter la rigueur d'une vérité scientifique. (59)

Dans l'histoire de la réception de Zola, on a condamné ce procédé d'adaptation comme étant une usurpation de la pensée physiologique de Bernard, ou on a souri de la naïveté d'un homme de lettres dont les romans ainsi conçus doivent heureusement moins à la rigueur d'une méthode scientifique qu'à son imagination, fertile au plus haut point. Pourtant, l'opinion courante voulant qu'on ne puisse prendre au sérieux le roman expérimental parce que le romancier aurait "confondu" différents aspects continue de planer au-dessus d'un phénomène qui, du point de vue de la théorie du discours, demeure très intéressant. Ce qu'on appelle le social-darwinisme, qui se développe à la même époque et dont les répercussions ont été très importantes, représente un fait très comparable. Qu'on sous-estime ou non le rôle de Claude Bernard ou Charles Darwin, il reste que dans tous ces cas, on observe un phénomène extrêmement important pour la cohésion de la culture dans son ensemble, celui du transfert linguistique entre différentes pratiques discursives et leurs domaines de référence. C'est à ce type de transferts, dans lesquels on gomme les particularités d'un certain discours spécialisé, qu'on doit donner le nom d'"interdiscours." Dans *Le roman expérimental* de Zola, on peut faire une lecture symptomatique des conditions qui rendent possible l'interdiscours, parce que le texte tout entier se met en scène comme interdiscours, et parce qu'on peut contrôler systématiquement les opérations de sélection et de combinaison interdiscursives en ayant sous les yeux un autre texte fermé exemplaire, le "texte donneur" de Bernard.

Cependant force est de constater que l'interdiscours nie l'arrimage du discours spécialisé à une pratique non-discursive. Zola ignore systématiquement le laboratoire en tant que dispositif artificiel d'expérimentation, auquel la physiologie de Bernard tend à soumettre toutes les normes expérimentales de la physique et de la chimie. L'expérimentation n'est pas perçue dans ce sens strict de déclenchement artificiel d'observations, tel qu'on ne peut le produire dans la nature; le concept d'expérimentation, par le biais de la polysémie des termes "experimentia," "experiment," "expérience," opère un glissement vers la notion d'expérience – acquise – ou

vers un approfondissement cognitif des observations.<sup>3</sup> Mais comme Jutta Kolkenbrock l'a montré de façon exhaustive (voir en particulier le chapitre "Die Literatur als experimentelle Wissenschaft: Emile Zola," 193-217), cette imprécision permet à Zola de faire une lecture très personnelle des aspects de philosophie positiviste dans la réflexion de Bernard sur la méthode expérimentale générale et son application à des formes de plus en plus complexes de la vie; par un jeu de citations – ou de citations tronquées – elle lui permet d'établir un lien étroit avec le travail du romancier, dont le point de vue anti-romantique cherche une justification dans les sciences exactes:

Je vais tâcher de prouver à mon tour que, si la méthode expérimentale conduit à la connaissance de la vie physique, elle doit conduire aussi à la connaissance de la vie passionnelle et intellectuelle. Ce n'est là qu'une question de degrés dans la même voie, de la chimie à la physiologie, puis de la physiologie à l'anthropologie et à la sociologie. Le roman expérimental est au bout. (60)

Laissons ici l'exemple du roman expérimental. Les polysémies (sens doubles ou multiples), comme dans le cas de l'expérimentation et de l'expérience sont manifestement une importante condition préalable à tout transfert discursif, et j'aimerais donc poursuivre et tenter d'ébaucher un système de coordonnées ayant valeur d'exemple pour le jeu combinatoire, varié et multiforme, en œuvre dans le champ des discours spécialisés et de l'interdiscours. Mon point de départ sera le couple sémiotique "dénotation/connotation." Alors que la "dénotation" désigne toute signification inscrite de façon univoque par le texte, directe, claire et intersubjective, la "connotation" désigne au contraire l'ensemble des significations secondes ou sens multiples, évoqués de façon indirecte et associés subjectivement. Dans la célèbre chanson populaire sur les longues nuits de Kreuzberg – "Erst fangste ganz langsam an, / Aber dann, aber dann" ("on commence tout doucement, mais ensuite, mais ensuite..."), ce "dann" est un bon exemple de dénotation minimale pour une connotation démesurée. On pourrait considérer que la tentative de développer des textes ne contenant que des dénnotations, sans connotations, constitue l'idéal du discours scientifique spécialisé. Les mathématiques sont une langue artificielle sans aucune connotation, de même que la logique formelle ou les langages informatiques. Lorsqu'il s'agit de traduire, la plus grande difficulté rencontrée par l'ordinateur consiste précisément à ramener la multiplicité des connotations dans les langues naturelles à une somme quantifiable, définie précisément, de dénnotations. Dans les sciences exactes, mais aussi dans les sciences humaines qui aspirent à l'exactitude, comme l'économie, la psychologie ou la sociologie, les

mathématiques font en quelque sorte office de lingua franca de la dénotation. Par ailleurs ces sciences s'efforcent, là où elles ne peuvent éviter l'usage de la langue naturelle, de définir les concepts de façon claire et univoque et de désamorcer ainsi toutes les connotations. Si l'on extrapole la tendance actuelle voulant que de plus en plus de domaines scientifiques soient accessibles à la formulation en termes mathématiques, on peut très bien considérer les mathématiques comme l'idéal du pôle dénотatif des discours spécialisés. En ce sens, les mathématiques également semblent "interdiscursives," dans la mesure où elles peuvent servir de langue dénотative à différents langages spécialisés – mais dans le cas des mathématiques, je préférerais dire qu'elles sont "universellement discursives" parce qu'il apparaît précisément que la formulation mathématique exclut radicalement ces possibilités d'identification ou d'application subjective, toujours prêtes à surgir au contact de la richesse connotative du véritable "interdiscours."

J'en arrive maintenant au pôle inverse, celui de la connotation, et voudrais en présenter quelques modèles et archétypes. Que signifie la phrase de Wolfgang Biermann "Es gibt ein Leben vor dem Tod" ("Il y a une vie avant la mort")? Si on entend cette phrase du point de vue du discours spécialisé ou de la dénotation – donc de la biologie –, d'une part elle est redondante puisque par définition la vie précède toujours la mort, et d'autre part elle est formulée de façon inacceptable puisque le sens de l'article indéfini – "une" vie – est troublant. Dans un texte dont l'intention serait purement dénотative, on serait donc obligé de raturer une telle phrase. Elle appelle donc bien une lecture connotative. Il convient d'ajouter qu'il s'agit ici du détournement d'une phrase présente dans l'arrière-plan culturel, dite souvent de façon automatique: "Il y a une vie après la mort." C'est une phrase issue d'un discours religieux voire peut-être théologique. Comme cette phrase est paradoxale du point de vue empirique, l'énonciation d'existence est logique. Cette phrase contraint tout sujet à une identification positive, négative ou à une neutralité sceptique – elle libère pour ainsi dire un nuage de connotations. La "vie" comme la "mort" tendent ainsi à la polysémie; la "vie" peut par exemple signifier la "postérité par la mémoire," la "vie dans une autre galaxie" ou la "continuation de la vie en Dieu" etc. Toutes ces dénотations libèrent d'autres nuages de connotations. La formulation de Biermann nie une partie des connotations du discours religieux, par le constat empirique et trivial d'une "vie avant la mort." Mais le constat trivial est "détrivé," détourné, et chargé de nouvelles connotations. Une lecture possible serait: "Si, souscrivant au discours religieux, on croit à la vie après la mort, on transforme la vie empirique en mort par un revirement dialectique." Par la dénотation, il serait impossible de formuler cela adéquatement. En revanche ce genre de formulation connotative peut procurer chez certains sujets un plaisir intense, qui, à travers cette possibilité d'identification forte, induit nécessairement la stabilisation d'un certain type de subjectivité. Je ne veux pas faire ici de psychologie ou de

3 Le caractère polysémique de l'"expérience" chez Zola est bien illustré dans le livre de Gumbrecht.

psychanalyse mais simplement étayer l'hypothèse selon laquelle un aspect important de cette identification joyeuse réside manifestement dans l'intégration interdiscursive. Comme nous l'avons souligné plus haut, les sociétés modernes sont caractérisées par la division du travail et du discours. Elles ont donc besoin, pour réintégrer leurs sujets, de possibilités langagières interdiscursives qui établissent des liens entre les différents discours particuliers et spécialisés – faisant ainsi d'une pierre plusieurs coups. À partir d'éléments et de fragments interdiscursifs qui, en règle générale, se répandent et se dispersent au gré des différents discours, de véritables "textes" interdiscursifs peuvent naître, comme le programme du *Roman expérimental* de Zola, dont la fonction consiste à dire la vérité sur les liens entre les discours particuliers, ou sur l'ensemble du discours, quelle que soit la fonction du discours pour le sujet lui-même – et le plaisir qu'il en retire. Ce n'est pas un hasard si la volonté de Zola de justifier d'une façon détaillée sa conception du roman scientifique naît de l'opposition au discours religieux, car celui-ci passe nécessairement pour un modèle parfait d'interdiscours classique. Le sujet non-religieux semble donc échapper à une dimension importante, qui est justement celle de la totalisation et de l'intégration interdiscursive. Mais généralement il se rattrape avec d'autres interdiscours, philosophique ou artistique. La formulation "Il y a une vie avant la mort" – pour revenir à cet énoncé qui se prête bien à la précision analytique – réussit même le tour de force consistant à intégrer un interdiscours non-religieux à un interdiscours religieux – alors que le discours religieux, dans cette intégration "dialectique", est littéralement "relevé" – au sens hégélien de "aufgehoben" : nié, puis conservé, et enfin élevé à une autre condition. La "Aufhebung" hégélienne – pour évoquer brièvement le caractère discursif de la philosophie – est évidemment elle aussi un complexe connotatif, interdiscursif et qui participe pour ainsi dire à l'énergie subjective.

Face aux mathématiques en tant que langue artificielle dénotative, libérée de toute connotation, on trouve à un autre extrême l'archétype idéal d'une langue qui, à l'inverse, serait plurivoque par principe et en quelque sorte libérée de toute dénotation. Au sens strict, ce n'est pas possible. Mais un certain type de langage y aspire; il commencerait avec la métaphore et on pourrait le caractériser, dans une perspective plus vaste, de mode langagier symbolique. Comme Jürgen Link, j'entends par "symbole", dans une acception large du terme, un complexe iconique ou quasi-iconique minimal, auquel sont reliées plusieurs significations virtuelles. La "Aufhebung" de Hegel en serait un exemple. Un exemple plus complexe serait la fameuse parabole de Kafka "Vor dem Gesetz" (Devant la loi), tirée du roman *Der Prozess* (*Le procès*). Nous savons qu'il y est question de la "porte vers la loi" qu'aimerait franchir un "homme de la campagne", ce qu'un "huissier" commence par lui interdire. L'huissier prétend qu'il existe à l'intérieur une hiérarchie de salles dont l'accès est gardé par des huissiers de plus en plus puissants. L'homme de la campagne attend jusqu'à sa mort devant la porte ouverte et, sur le point de mourir, il

voit quelque chose qui ressemble à une "lueur, qui sans jamais faiblir lui parvient en franchissant les portes de la loi," et à la dernière question qu'il pose à l'huissier, il s'entend répondre que cette entrée lui était destinée à lui seul et qu'elle sera refermée après sa mort.

Le terme décisif dans ce texte très riche en connotations est le mot "Gesetz" ("loi"), qui fait ici à la fois office d'image et de signifié. Sous l'image, nous pouvons nous imaginer un édifice, ou peut-être une institution théologique ou juridique. La "loi" en tant que complexe de significations indique, dans le contexte particulier du roman, au moins quatre directions: la "loi de Dieu," la "loi de l'état," la "loi du père," et la "loi du texte" en général. Dans cet éventail de connotations, on trouve plusieurs discours particuliers ou interdiscours. S'il s'agissait de la "loi de Dieu," comme semble l'indiquer à première vue le fait qu'un prêtre déclame la parabole dans la cathédrale, nous devrions intégrer le texte à un discours religieux ou théologique. Mais s'il s'agit de la "loi de l'état," comme peut le suggérer le contexte, celui d'un "procès," le texte se référerait alors au discours juridique. La "loi du père" renverrait à la sexualité et en particulier à la psychanalyse freudienne, à laquelle s'intéresse Kafka, et la "loi du texte," commune aux autres lois, permettrait d'intégrer les discours particuliers à l'interdiscours. Selon le type de connotations sur lequel on se fonde ou le discours qu'on privilégie, la "porte" pourrait ainsi être la mort, l'identité nationale, le ventre maternel ou l'initiation à la lecture. L'"huissier" serait l'église, la bureaucratie, la morale sexuelle ou l'herméneutique textuelle etc. Toutes ces hypothèses ont été déclinées par la germanistique, sans qu'aucune ne soit jamais complètement satisfaisante. Kafka semble donc avoir voulu pousser jusqu'à l'absurde l'effort d'"exploration" de textes symboliques, ce que corroborent certaines tournures très ironiques.

Kafka a sans doute, dans son projet, la volonté d'illustrer le fonctionnement de l'écriture symbolique par le paradoxe et l'ironie, par l'exemple même des discours religieux, juridique, psychanalytique et littéraire. Comme nous l'avons vu, les discours religieux et littéraire sont des interdiscours classiques, alors que les discours juridique et psychanalytique ont également, du moins partiellement, vocation interdiscursive.

Nous avons donc d'une part des discours spécialisés à vocation strictement dénotative et d'autre part des interdiscours qui font appel aux connotations symboliques. Est-il possible, pour conclure, d'élaborer une perspective qui considérerait l'ensemble de ces deux champs de références partiels? Je me limiterai ici à des considérations et des indications provisoires. Il semble en tout cas, et pour deux séries de raisons, que la conception dualiste des "deux cultures" telle que formulée par Snow est condamnée à l'échec. Car la volonté de dénotation, de construction d'un discours opérant s'applique aussi aux "sciences humaines" et de ce point de vue, on pourrait comprendre mon analyse en partie comme le désir de préparer l'avènement d'une science, dénotative et opérante, spécialisée dans l'interdiscours et ses effets. À l'inverse,

même dans le domaine des sciences "pures," l'éradication complète des éléments connotatifs est un leurre, parce qu'elle impliquerait que le sujet qui s'adonne à une science éradique sa propre subjectivité. C'est ainsi qu'un discours spécialisé dénotatif doit toujours d'abord avoir recours à des avant-propos ou introductions, à des éléments d'explication ou de vulgarisation, tous connotatifs. Je voudrais citer ici un bel exemple, dans lequel le physicien Hermann Haken tente d'expliquer à un public varié le laser en tant que structure dynamique:

Von außen gesehen, sieht ein typischer Laser nicht viel anders aus als eine Leuchtstoffröhre, wie wir sie alle kennen, also eine lange, mit einem Gas gefüllte Glasröhre. Die einzelnen Gasatome werden durch einen elektrischen Strom, der durch die Röhre geschickt wird, energetisch angeregt. Ein angeregtes Atom kann nun eine Lichtwelle aussenden. Vergleichen wir die Lichtwelle mit einer Wasserwelle und das Atom mit einem Mann, so können wir uns den Vorgang so veranschaulichen, daß der Mann durch Hin- und Herbewegen eines Stockes im Wasser eine Wasserwelle erzeugt. Der Unterschied zwischen einer gewöhnlichen Lampe und dem Laser ist nun der folgende: Bei einer Lampe regen die einzelnen angeregten Atome das Lichtfeld völlig unabhängig voneinander an, es entsteht ein chaotisches Lichtfeld. Könnten wir dieses Licht hören, so nähmen wir ein Rauschen des Meeres wahr. Beim Laser hingegen entsteht eine völlig gleichmäßige Lichtwelle. Im akustischen Bereich klänge Laserlicht wie ein reiner Ton. Warum dieser Unterschied zwischen einer gewöhnlichen Lampe und dem Laser so erstaunlich ist, wird am besten deutlich, wenn wir uns die Atome durch Männer veranschaulichen, das Lichtfeld hingegen durch Wasser in einem Kanal. In dem Falle der Lampe stoßen die Männer völlig unabhängig voneinander ihre Stöcke ins Wasser und erzeugen eine wild bewegte Wasseroberfläche. Beim Laser hingegen stoßen die Männer, wie auf ein Kommando hin, ihre Stöcke völlig gleichmäßig in das Wasser, so daß eine völlig geordnete Wasserwelle entsteht. Im menschlichen Bereich würden wir diesen letzteren Vorgang dadurch verstehen, daß ein Capo da ist, der seine Anordnungen gibt. Beim Laser ist natürlich niemand da, der den einzelnen Laseratomen befiehlt, wann und wie sie Licht ausstrahlen müssen. Wir haben es also mit einem typischen Vorgang der Selbstorganisation zu tun.

Ici nous n'avons pas affaire, comme chez Kafka, à un symbole encodé, mais bien à un symbole explicatif. Nul besoin de s'interroger sur l'agencement des éléments iconiques ou des éléments de signification: on nous invite explicitement à nous représenter l'atome sous les traits d'un homme et la vague lumineuse comme une vague liquide. Cependant dès qu'on délaisse le niveau dénotatif qui est celui de la description du laser, le processus d'anthropomorphisation conduit à un flot de connotations difficile à endiguer. Les hommes qui enfoncez leurs bâtons dans la mer sont tellement susceptibles d'exciter l'imagination – derrière laquelle on trouve naturellement la symbolique psychanalytique – que cette explication censée rendre sensible

une idée abstraite est à deux doigts d'échouer. Si un tel texte n'était pas institutionnalisé comme texte vulgarisateur, nous l'apprécierions vraisemblablement comme texte littéraire. Lorsque Haken décrit par exemple les qualités de la lumière comme des qualités acoustiques, le "principe" synesthésique de ce procédé devient tout à fait poétique. Si nous effaçons tout le niveau dénotatif, nous pourrions, à la façon de Kafka, tenter de produire une histoire énigmatique, pleine de codes et symboles, à partir des hommes, de leur bâtons, de la vague liquide et du kapo.

Jusqu'ici, nous avons tenté de montrer, à l'aide des pôles de la dénotation et de la connotation, que les interdiscours dépendent des discours spécialisés, et qu'inversement les discours spécialisés font appel à des interdiscours. J'en arrive maintenant à la conclusion et tenterai, en guise de présentation des résultats, d'expliquer la formule métaphorique et connotative – "la place de la littérature dans la gestion des sciences" –, que j'ai choisie pour titre. Si l'on part de la connotation en tant qu'élément fondamental d'interdiscursivité, et si l'on conçoit le mode métaphorique et symbolique comme une structure fondamentale du langage littéraire, on dispose alors d'un éventail qui embrasse des formes littéraires élémentaires mais aussi des textes élaborés, des formes ou œuvres institutionnalisées, canonisées comme incarnation de l'art littéraire. On peut aussi concevoir cet échantillonnage dans une perspective générative, comme Jürgen Link, qui considère les formes littéraires élémentaires, en particulier la symbolique collective, largement employée dans la conversation courante ou dans le journalisme (symboles tels que véhicules, machines, maladies etc.), comme des produits semi-fabriqués qui sont ensuite façonnés par la littérature établie ou la littérature au sens strict – ce qui conduit en général à renforcer les ambivalences du matériel interdiscursif. La littérature, au sens élémentaire, traverse donc l'ensemble des instances qui gèrent la communication dans une société; dans les discours spécialisés produits par les sciences pures, à tendance dénotative, elle sert, comme l'exemple de Haken le montre, de passerelle nécessaire à la didactisation ou la médiation auprès des profanes; elle va même au delà, en pénétrant l'imagination heuristique du scientifique. Mais comment distinguer cette littérature élémentaire, qui vogue librement au gré des moyens de communication et des discours, de la littérature au sens propre – c'est-à-dire la littérature au sens emphatique? Il apparaît pour cela nécessaire de se remémorer une nouvelle fois les règles foucaaldiennes – internes et externes – de la constitution de discours spécialisés, que j'ai évoquées au début. Pour résumer, outre un certain "style" qui garantit l'appartenance "interne" des énoncés à un certain agencement discursif, on voit aussi interagir une série de conditions d'admission institutionnelles afin qu'un texte – au sens emphatique – puisse passer pour littéraire. Certes à partir du moment où un auteur est reconnu comme auteur littéraire ou canonisé en tant qu'auteur classique – ou classique parmi les modernes –, on aura tendance à traiter ses moindres écrits, qu'il s'agisse de lettres, de journaux,

d'extraits de lecture, de notes concernant les achats et dépenses etc., comme des indices permettant de comprendre sa production littéraire. À tel point qu'un auteur littéraire peut accaparer la vie d'un chercheur qui se consacre entièrement à accéder à des tels documents et à les publier. Ainsi Philip Kolb, l'éditeur de la correspondance de Marcel Proust, reconnaissait sans ambages que la vie de Proust lui était plus familière que la sienne propre. Comment se fait-il que nous ne nous satisfaisions pas du texte littéraire en soi, par exemple d'*À la recherche du temps perdu*, l'incarnation par excellence de la littérature? Pourquoi ce besoin de connaître en plus tous les brouillons de cette "Recherche" (les fameux cahiers de Proust), toutes ses lettres et mêmes celles de ses partenaires, sans oublier tout ce que Proust a lu?

Mon hypothèse est que nous tentons constamment de dépasser l'institutionnalisation des discours spécialisés en lorgnant vers l'interdiscursivité. Alors qu'en principe la littérature fait fonction d'interdiscours, il ne nous suffit pas de reconnaître le paradoxe voulant que la littérature, en tant qu'institution, érige en quelque sorte cet interdiscours en discours spécialisé littéraire. Autrement dit, il ne nous suffit pas de lire la "Recherche." Nous voudrions savoir de surcroît si Proust a eu connaissance de Freud ou de la théorie de la relativité d'Einstein – et de Dieu sait quoi encore. Mais comme dans un effet de miroir, il est également vrai que face à ceux qui écrivent dans le domaine des sciences exactes, nous ne nous contentons pas de chercher à comprendre leurs découvertes d'après leurs écrits scientifiques et selon nos capacités. Nous voudrions également savoir comment ils se sont comportés en tant qu'humains, avec leur affectivité, leurs passions; et nous nous délectons des biographies – ou auto-biographies – de tous ces grands individus. Dans le cas des arts plastiques, nous ne nous contentons pas non plus de contempler des statues, des fresques ou des tableaux, mais nous trouvons différentes façons d'accéder à un commentaire discursif – la vie du "génie" devient alors particulièrement fascinante. On pourrait multiplier et surtout approfondir les exemples, mais à ce stade on pourrait sûrement les ramener à un commun dénominateur, celui d'un désir interdiscursif et intermédiatique. Celui-ci, malgré le renforcement de la division du travail et du discours et donc également de l'inégalité entre l'appropriation du savoir et le savoir-faire technologique, permet malgré tout d'établir la cohésion culturelle d'une société qui, sinon, aurait dû depuis longtemps dégénérer pour n'abriter plus qu'une population incapable de communiquer, composée d'esprits sots et bornés à force de spécialisation.

*Traduit de l'allemand par Manuel Meune*

*Universität Bayreuth*

## BEATRIZ SARLO

### Does Literary Studies Have A Future?

The topic proposed to us echoes with the stern undertones of a crisis: "the future of literary studies" might be phrased very directly and openly as "let us discuss if literary studies have any future at all." I guess we are invited to focus on a question: What makes a discourse socially meaningful? The answers are pivotal in the attempt to assess meaning to our practices in the literary field.

It must be said that the question did not always ring as it does today. Literary criticism has been socially significant and its importance in the construction of a modern public sphere is a widely recognized fact. In Latin America at the beginning of this century, the debates on national literature galvanized not only the intellectual community. They overflowed into public space, interested the politicians and the *idéologues*, and new proposals were advanced that regarded education, national identity, state policies toward immigrants and ethnic minorities. National literature was then a socially significant topic, not a concept that only called the interest of scholars or writers. For instance, the debate about national literature was crucial in the turn of the century Argentine reform of education, no matter how we judge today the direction and the values present in that reform. It offered the opportunity of a vivid interaction between scholars, writers, the state elite and the public at large. The case promoted by *literati* opened cultural issues in front of non literary publics and especially in front of policy-makers and politicians. Literature and literary scholarship were socially significant because they were regarded, along with history and language, as the core of a national republican education. Thus, at the beginning of the century, literary criticism had an impact on public discourse; its opinions were to be heard if the occasion was to define cultural guidelines for the future of the country. And nobody doubted that literature reigned over the artistic field that was seen as of crucial importance. More than half a century later, this time in the United States, again literature (and philosophy) were at the center of the storm: the debate began at Stanford on whether basic college education built on the grounds of an inventory of Great Works (that excluded almost everything that was not centrally male and European) could be acceptable.

Both debates proved to be socially significant despite the disagreement over the solutions that the participants fostered or the course of actions taken afterwards. Both debates proved to have deep social impact and modified the ways things were going on not only in academia but to some extent in society as a whole. Changes occurred and in many aspects they were positive.